

ETC



Peintres montréalais 1930-1987

Gilles Daigneault

Volume 1, Number 2, Winter 1987–1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36198ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daigneault, G. (1987). Review of [Peintres montréalais 1930-1987]. *ETC*, 1(2), 47–49.

Peintres montréalais 1930-1987

Peintres juifs et modernité : Montréal 1930-1945, au Centre Saidye Bronfman, du 6 octobre au 5 novembre 1987 — Voici un bijou de projet qui était de nature à convaincre tout le monde (si besoin était) de l'opportunité, pour un historien d'art, de manifester le résultat de ses recherches par une exposition; et, inversement, de la nécessité, pour tout concepteur d'exposition de groupe, de bien potasser son histoire de l'art.

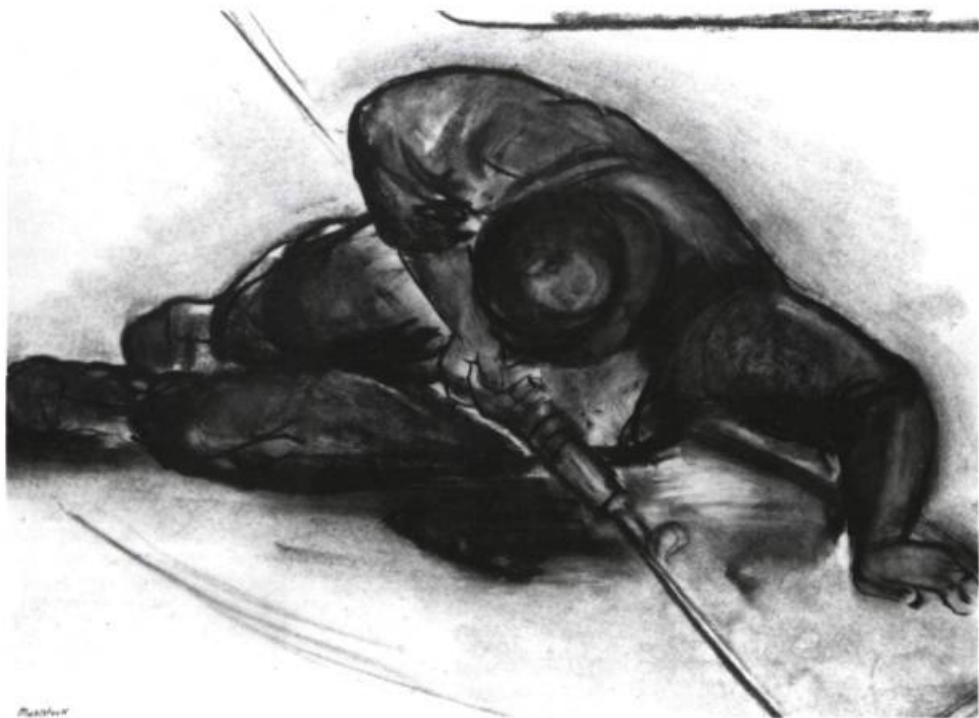
Bien entendu, l'ampleur du propos de la professeure Esther Trépanier et la finesse avec laquelle elle le traite mériteraient une très longue recension, mais il me semble qu'on ne mentionnera jamais assez le dialogue très serré — et d'égal à égal — qu'entretiennent ici l'accrochage et le catalogue, de même que l'efficacité avec laquelle la petite histoire mal connue de ces peintres juifs, d'une part, nous devient familière (sans cesser d'être complexe) et, d'autre part, s'inscrit naturellement dans une plus grande histoire — celle de l'avènement de notre modernité picturale — que nous connaissons mieux et que ce nouvel apport vient encore nuancer.

Manifestement, la conservatrice ne s'engage pas ici dans une vaste entreprise de réhabilitation simpliste de ses peintres, mais la configuration de son exposition ne cache pas l'attachement qu'elle éprouve pour ces créateurs déracinés, vivant dans des conditions difficiles et dont l'engagement éclairé dans la peinture a constitué, à l'époque, un solide antidote contre des idéologies nationalistes dont ils appréhendaient les risques (pour en avoir vécu les effets désastreux, en d'autres lieux et dans d'autres domaines).

Notons que tout n'était pas donné d'emblée dans cette exposition qu'il ne fallait surtout pas regarder de trop haut. Par exemple, de subtiles différences entre le contenu — relativement plus personnel et plus «avancé» formellement — des toiles et celui — plus ouvertement engagé socialement — des œuvres sur papier suggéraient que la plupart de ces artistes avaient participé, sans doute douloureusement, aux inévitables tiraillements qui accompagnent les rencontres de l'art et de la politique.

Faut-il dire enfin que la proposition d'Esther Trépanier nous faisait rêver d'une exposition d'une autre envergure qui réunirait, dans un même espace, ces œuvres juives et leurs contemporaines réalisées par des artistes non juifs, tant francophones qu'anglophones.

47



Muhlstock

Louis Muhlstock, *Soudeur/Welder*, 1943. Pastel sur papier. Coll. de l'artiste (*Peintres juifs et modernité : Montréal 1930-1945*)



Suzelle Levasseur, N° 173, 1986. Acrylique sur toile; 238 x 173 cm. Photo : Denis Farley

Suzelle Levasseur au Musée d'art contemporain, du 17 septembre au 8 novembre, et à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, du 1^{er} octobre au 8 novembre — Autre belle complicité que celle du conservateur Gilles Godmer, du MAC, et de Suzelle Levasseur dont l'accrochage musclé arrivait à rendre limpide une des aventures les plus personnelles et les plus consistantes de notre jeune peinture.

En pénétrant dans la première salle qui contenait les somptueuses grandes toiles des derniers mois, on pensait à ce que Vasari appelait la « parfaite manière de peindre » avec ces contours « nous laissant en suspens entre le visible et l'invisible », et on se disait que l'artiste avait fait du chemin depuis cette œuvre sur papier découpé de 1980 — la plus ancienne de

l'exposition — qui synthétisait tout son travail antérieur et qui préfigurait la suite *imprévisible*.

Et pourtant, à bien y regarder (et en refaisant le parcours), on se rendait compte que tout n'était pas si simple, que les toiles plus rugueuses de 1981 à 1984, avec leur énigmatique petite figure malmenée par son environnement, assombrissaient autant les plus récentes, apparemment moins cacophoniques ou discordantes, qu'elles étaient éclairées par celles-ci; bref, que la couleur avait là ses raisons que la raison ne percevait pas d'emblée.

Quant aux « œuvres en noir » exposées à la Maison de la culture — des dessins révélant les signes dépouillés qui précèdent ou suivent les grandes toiles —, elles venaient paradoxalement confirmer la réputation de coloriste de Suzelle Levasseur.

ACTUALITÉ / EXPOSITIONS

Jean-Pierre Gilbert à la galerie Graff, du 8 octobre au 3 novembre — j'imagine que Mafalda aurait apprécié la *Terre picturale* de Jean-Pierre Gilbert, que cette incorrigible pacifiste aurait gardé un sourire complice devant cette trentaine d'œuvres qui, littéralement, dépeignent le monde en soulignant l'impossibilité d'y intégrer la guerre. Une belle utopie, dans tous les sens du mot !

Tout se passait comme si Gilbert avait cédé devant l'insistance de certains jouets guerriers à figurer dans son imagerie, qu'il s'était finalement joué d'eux avec une tonifiante démesure, tant dans la conception de ses espaces géographiques que dans la fabrication de certains artefacts, et qu'il était arrivé à camoufler ses

paradoxes les plus dérangeants dans une peinture plus maîtrisée et plus complexe que jamais auparavant.

En dépit (mais, peut-être, à cause) de la criante visibilité du thème de la guerre, l'exposition abordait aussi des problèmes de représentation, notamment quand Gilbert peignait non seulement des soldats mais avec des soldats (dans *Munition* ou dans *Affaire classée*), quand il faisait basculer un espace plat dans un espace profond sous l'effet de l'attaque d'un tank et quand, utilisant la partie supérieure du châssis comme une tablette, il suggérait tout ce que la peinture des années 80 doit *supporter* pour garder (ou retrouver) sa validité.

Gilles Daigneault



Jean-Pierre Gilbert, *Sans appel*, 1987.
Acrylique sur toile; 46 x 52 po